

Il était une fois... Vestiges d'images

Françoise Parfait



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1817>

DOI : 10.4000/critiquedart.1817

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Françoise Parfait, « Il était une fois... Vestiges d'images », *Critique d'art* [En ligne], 22 | Automne 2003, mis en ligne le 24 février 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1817> ; DOI : 10.4000/critiquedart.1817

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Archives de la critique d'art

Il était une fois... Vestiges d'images

Françoise Parfait

RÉFÉRENCE

Tacita Dean, Paris : Paris-Musées, 2003

Rodney Graham, Marseille : MAC ; Paris : Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 2003

Steve McQueen : Speaking in Tongues, Paris : Paris-Musées, 2003

- 1 Trois expositions majeures de cette année sont l'occasion de constater encore à quel point l'enjeu du cinéma —et du vidéographique dans un sens plus large— est important pour de nombreux artistes contemporains. Les images en mouvement et les durées qu'elles génèrent n'ont pas fini d'ouvrir des champs d'investigation dans le domaine des représentations, qu'elles touchent un réel immédiat ou qu'elles concernent la mémoire sous toutes ses formes, personnelles, collectives, historiques, mythologiques ou artistiques. Les trois artistes dont il est question ont comme activité principale —même si elle n'est pas exclusive— d'installer des images projetées dans des espaces d'exposition. Tout en étant très singuliers dans leur expression et n'appartenant ni à la même génération, ni à la même géographie, Rodney Graham, Steve McQueen et Tacita Dean produisent un art qui n'est pas dénué de points et de préoccupations communs. Ces trois voyageurs, épris de récits d'aventures humaines, amoureux de la langue et du langage, ont fait de l'obsolescence du support film la condition même d'une exploration actuelle du regard et de l'attention visuelle, à l'heure où les technologies numériques très sophistiquées tendent à éluder, dans l'usage qui en est souvent fait, l'archaïsme qui préside aux sensations visuelles et aux images mentales que celles-ci produisent, en les inscrivant dans une temporalité et donc dans une histoire.
- 2 Si le dispositif de la boucle, au principe du cinéma, est la forme esthétique et conceptuelle privilégiée de Rodney Graham —qu'il combine avec des effets de miroir et d'incrustation, aussi bien dans des récits littéraires que dans des séquences d'images—, il est également pour Tacita Dean le moyen d'épuiser le motif et de le dégager de ses contingences temporelles exceptionnelles (l'enregistrement fortuit du Rayon Vert sur la pellicule perd

de sa rareté lorsqu'il est sans cesse rejoué). D'une autre manière, la projection en boucle des films de Steve McQueen comme *Illuminer* ou bien *Once Upon a Time*, fait que le spectateur s'insinue dans une coupe quelconque à l'intérieur du récit, libre à lui d'assister à une partie de ce récit, valant pour le tout, ou de repérer le point de suture de la boucle et de construire ainsi un début et une fin, de réorganiser le temps dans une possible chronologie narrative. Lorsque Rodney Graham « remet en selle » une *camera obscura* mobile sous la forme d'une malle-poste américaine du XIXe siècle, c'est bien à un spectacle sans durée précise qu'il convie le voyageur-observateur, si ce n'est celle que ce dernier veut bien lui accorder. L'artiste propose ainsi une véritable expérience de la durée au spectateur, qui n'est pas conditionnée exclusivement par la durée objective d'un récit construit. L'extrême attention que ces trois artistes portent à la présentation de leurs images —distance au spectateur, qualité d'obscurité ou d'éclairage, présence des projecteurs dans la salle d'exposition et ainsi des sons qu'ils émettent— indique bien à quel point la réception est un enjeu fondamental pour la perception de leur travail ; cette attention n'est pas si fréquente quand il s'agit d'exposer des films, elle mérite d'être soulignée tant elle conditionne l'accès de l'observateur à ce type d'œuvres.

- 3 Les trois catalogues qui accompagnent ces expositions sont riches de réflexions qui aident à approcher ces questions ; en partant précisément des artistes, elles s'ouvrent sur des considérations plus générales. Charles-Arthur Boyer voit dans la “respiration” et la “pulsation” des images de Steve McQueen la marque du bruissement de la vie, leur capacité à donner une sensation autant que du sens, à toucher le spectateur comme s'il fallait « essayer de montrer certaines façons de construire la réalité qui aident à mieux vivre », dit-il en citant Felix Gonzalez-Torres. Recharger les relations humaines, l'image comme entreprise et objet de sauvetage, sont des idées que Michael Newman développe à partir des documents sauvegardés par Tacita Dean : la désynchronisation entre le temps de l'événement (un naufrage, une disparition) et celui où l'artiste « récupère » les traces de cet événement est comparable à celle qui sépare l'apparition d'une technique et le temps de son obsolescence induite par la logique du “progrès”. Cette asynchronie (le devoir et la nécessité de l'art ?), qui consiste par exemple à utiliser le support film à l'heure du numérique, montre la finitude des supports, l'historicité des techniques, mais met aussi en cause l'idée d'un progrès qui serait lié à ces techniques. Nécessité du suspens, du retard, du silence ; dans son texte “L'Éternel retour taciturne”, Jean-Luc Nancy tire le fil du nom de Tacita Dean pour repérer dans le travail silencieux de l'artiste les échos de la mythologie. L'art de l'éternel retour —qui impose de se taire « exactement où s'efforcent de parler les voix alternées ou simultanées de la science, de la religion, de la politique ou de la philosophie »— affirme que « le plus ancien passé revient toujours, non pas comme un nouveau présent, mais comme le passé qu'il reste et qu'il aggrave même en revenant pour mieux disparaître ». Et c'est bien à un travail d'anamnèse que se livre Tacita Dean, avec le film qui, mieux que tout autre support, actualise sans cesse la disparition.
- 4 Anthony Spira, le commissaire de l'exposition de Rodney Graham, voit dans le “voyage cyclo-logique” de l'artiste et son exploitation de stéréotypes culturels par le moyen de la répétition, “un renouvellement constant du présent et un effaçage temporaire de l'échec”. Si le seul vrai paradis est celui qui vient d'être perdu, comme le dit Beckett, alors Steve McQueen, Tacita Dean et Rodney Graham s'approchent de cette vérité toute humaine, toute subjective, sans cesse rejouée et reperdue, du désir d'un paradis ici et maintenant. L'insistance du présent de la projection tend vers l'expérience de ce désir.